

LA
PAIX A TOUT PRIX

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS

PAR

ALFRED TOUROUDE



HAVRE

LIBRAIRIE DE E. TOUROUDE

Rue de Paris, 33.

1864

Tous droits réservés.

11224.1.1

LA PAIX A TOUT PRIX

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Havre.
le 15 Mars 1864.

Considérée au point de vue artistique, la décentralisation est une méchante idée, encore qu'elle ait des aspects séduisants. Dès que plusieurs hommes d'intelligence se rencontrent, ils cherchent, d'instinct, à former un centre, comprenant que de l'émulation naît le bien-faire, sachant que la lutte grandit le lutteur; or, la lutte n'est réelle et féconde qu'en une arène pleine de rivaux, en un centre.

S'il faut le recueillement, l'isolement au travail, il faut tout autre chose à la pensée, source du travail, car : — les grandes œuvres ne naissent que dans les grands centres. — Ceci est un axiôme.

Voyez Goethe et Schiller. — Ils n'avaient pas de grand centre. Aussitôt ils s'en créèrent un en se réunissant souvent, en s'écrivant plus souvent encore, en appelant autour d'eux toute l'Allemagne littéraire. — C'est qu'ils avaient compris que le génie est, comme l'électricité, un produit du frottement, une condensation du fluide des masses, une synthèse enfin. — En effet, le poète ne domine la

foule que s'il la résume ; et comment la résumerait-il, s'il ne la connaît pas, s'il ne vit pas dans son milieu, s'il n'est pas au centre ?

Donc la décentralisation peut produire des œuvres de talent, d'esprit, de labeur ; mais des œuvres de génie, jamais.

Sachant ce qu'il vaut, appréciant son intelligence, celui qui écrit ces lignes déclare donc formellement qu'il veut vivre au centre ; il le veut parce qu'il pense avec raison que le peu de talent qu'il a ne saurait que gagner à subir une influence très grande de la foule ; il le veut parce qu'il tient à honneur d'exciter des rivalités fécondes, sachant que s'il est glorieux d'être grand, il est honorable d'avoir tenté de l'être, d'avoir forcé les autres à le devenir.

Cet aveu le prive d'un puissant appui, il le sait, mais il a cru devoir dire sa pensée toute entière, méprisant jusqu'au silence qui est un mensonge, encore qu'on l'ait accusé de bassesse et de flatterie, dès qu'il a su faire recevoir et répéter cette pauvre pièce. — Des insultes, déjà ? — Il ne croyait pas que son premier livre eût eu tant de succès !

Et à propos de ce premier livre, — il s'est trouvé d'obligeants donneurs de conseils qui criaient à l'auteur : — « Travaillez pour le théâtre ; le théâtre est votre arène ! » — Charmante raillerie, en vérité. — Ils ne savaient pas, ces conseillers ironiques, que l'auteur luttait depuis près de cinq ans contre la

mauvaise volonté, l'indifférence, le *statu quo* stupide. — Eh ! bien, qu'ils le sachent enfin, comme *Homo*, la *Paix à tout prix* n'est qu'une protestation, un — « je veux être ! » — et non pas un — « je suis ! » orgueilleux ; c'est un appel, un coup de sonnette, une pétition. — Cet appel sera-t-il entendu ? — Nul n'en pourrait affirmer ; mais, après un revers comme après un succès, il est content celui qui peut se dire : — J'ai fait mon devoir ; j'ai marché vers mon but et je sais que ce but est noble et haut. — Après cela, viennent les rires du sot, les moqueries du fainéant, les dédains du parvenu ; qu'importe ? — C'est bourdonnements de frélons autour de la ruche, et rien plus !

Mais ce mépris qu'on a des bourdonnements du vulgaire ne saurait s'étendre à la critique et à la discussion, l'auteur étant de ceux qui lisent plutôt leurs utiles détracteurs que leurs complaisants amis, parce qu'il a l'ambition de grandir, de monter. Il permet à tous de tout dire, se sentant de cœur et d'esprit à tout entendre, et ne voulant point imiter les comiques susceptibilités de ce temps où chacun maudit et conspue la critique dès qu'elle ne l'encense point outre mesure. — Il ne veut autour de son nom ni basse complaisance, ni lâche amitié ; il désire la franchise, ayant trop d'orgueil pour être vaniteux, ayant trop de bonne volonté pour se croire parfait.

Quelques mots pour finir : — L'idée de la pièce qui suit s'était présentée simultanément sous deux aspects bien distincts ; l'un de ces aspects est tout entier dans la *Paix à tout prix*. — C'est l'intérieur grisâtre d'un vieux célibataire, intérieur d'un ton paisible et suranné. — C'est pour cela que l'auteur, ne pouvant vieillir les costumes (ce qui eût été puéril et ridicule), a vieilli le langage. — Il est important qu'on sache bien que tout dans cette œuvre est fait comme on l'a voulu.

A côté de cette pièce, il en est une autre plus éclatante, plus bouffe, qu'il faut s'attendre à voir surgir tôt ou tard, car elle n'attend pour naître que la bonne volonté de dame occasion.

Et maintenant, merci à tous ceux dont la main s'est tendue vers le débutant ; merci à ceux qui l'ont dirigé, accepté ; merci à ceux qui ont interprété son œuvre et merci à ceux qui l'ont jugée. — Que ces hommes de bonne volonté soient à jamais les amis de sa pensée et les hôtes de sa souvenance. — Mais c'est en grandissant que le poète remercie ceux qui l'ont aidé alors qu'il était petit.

A toi, public, salut ! — pour la première fois, je me suis trouvé directement et sérieusement face à face avec toi, dans un théâtre. — Tu m'as jugé selon ta conscience, je le crois, et je t'en remercie. — Tu m'as fait frémir et trembler, mais tu ne m'as pas fait peur. — Au revoir, à bientôt.

A présent, chère petite comédie, tu peux prendre ta volée et suivre ton destin ; mais si loin de moi qu'il te plaise d'aller, je ne t'oublierai jamais, comme jamais je n'oublierai mon *Homo*.

Vous pouvez être faibles et petites, ô chères œuvres ; vous serez toujours, pour moi, les premières nées, les premières venues : — mes primevères et mes hirondelles. — Vous serez toujours, pour moi, ces choses saintes et parfumées que l'on regarde, le cœur palpitant, les yeux mouillés, en disant : — J'avais vingt ans, lorsque je fis cela !

A. TOUROUDE.

PERSONNAGES :

PLACIDE.....	MM. PROSPER.
GUILLAUME.....	LAVERGNE.
ARMAND.....	RAOUL RAYMOND.
ANGÈLE.....	M ^{mes} IRMA MALON.
DAME HERBEAU.....	STÉPHEN.
M ^o GRIFFON.....	MM. DUCHESNE.
M ^o PAROLE.....	A. DUCHESNE.
UN TÉMOIN.....	BANVILLE.

LA PAIX A TOUT PRIX.

ACTE PREMIER.*

La scène se passe dans un salon, chez Placide. Grande porte au fond, portes latérales à droite et à gauche, des sièges; à gauche, une table, le classique, ce qu'il faut pour écrire; épais tapis sur le plancher, lourdes portières partout, un miroir à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, DAME HERBEAU.

PLACIDE, assis.**

La paix, ma bonne Herbeau, la paix.
Pour l'amour du bon Dieu, ménage mes oreilles.

Dame HERBEAU, debout devant lui.

Eh! c'est dans votre bien qu'est tout ce que j'en fais.

Vit-on jamais choses pareilles?

Vit-on jamais un homme agir ainsi que vous?

Allez, c'est folie, à nos âges,

Que vouloir cesser d'être sages,

Et que nous embarquer sur la mer des époux.

L'hymen est fécond en tempêtes;

Ne vous mariez point; restez ce que vous êtes.

* Toutes ces indications sont prises de la gauche du spectateur.

** Plac. — D. Herb.

PLACIDE.

Tout ce que tu diras ne servira de rien :
 Tu devrais le savoir, je pense ,
 Après tous les discours dont tu fis la dépense
 Et qui m'ont lassé, bel et bien.

Dame **HERBEAU.**

Mais encore...

PLACIDE, se levant.

Suis-je en tutelle ?

Dame **HERBEAU.***

Ah ! plutôt à Dieu que la chose fût telle !
 Je n'aurais pas en ce jourd'hui
 Cette colère et cet ennui !
 Ne me répliquez point, je vous dis sans vergogne,
 Que vous faites une besogne
 Qui n'est point du tout à mon goût.

PLACIDE.

Rangez ces sièges, je vous prie.

Dame **HERBEAU.**

Mais, pour que Monsieur se marie,
 Monsieur veut donc devenir fou ?

PLACIDE.

Rangez ces sièges.

Dame **HERBEAU, rangeant.**

Je les range.

Mais je parle tout en rangeant.
 Comme je range en enrageant.

* D. Herb. — Plac.

PLACIDE.

Ah ! la paix , par pitié !

Dame **HERBEAU.**

La langue me démange.

Et , comme elle est un membre impossible à gratter ,
Je préfère , Monsieur , la laisser s'agiter.

PLACIDE, marchant.

Un siège ici pour le notaire.

Dame **HERBEAU**, rangeant , en le suivant.*

Je ne vous le cacherai point ,
La démençe aujourd'hui règne sur cette terre.

PLACIDE.

Un siège ici pour mon témoin ;

Un autre là pour le témoin d'Angèle.

Dame **HERBEAU.**

Un nom bien mal choisi pour cette demoiselle ,
Angèle ! Et c'est un vrai démon.

PLACIDE.

La paix , la paix , la paix !

Dame **HERBEAU.**

C'est bon !

Vous aurez une paix des plus insupportables ,
Avec ces gens abominables.

On vous en fera voir de toutes les couleurs.

Lorsqu'on prend femme jeune et belle ,
Gare aux malheurs !

* Plac. — D. Herb.

PLACIDE, assis.

Par amitié, sois moins rebelle,
 Tu ranges, mais tu vas maugréant et frappant
 Et tu me brises le tympan.
 J'ai mal à la tête.

Dame **HERBEAU**.

D'avance !
 Ah ! Monsieur, c'est déjà votre hymen qui commence.

PLACIDE.

Voilà du nouveau maintenant !

Dame **HERBEAU**.

Quoi, vous aimez la paix et l'hymen vous réclame !

PLACIDE.

Femme est à redouter, mais il est femme et femme
 Comme il est fagot et fagot.
 Angèle n'a pas un défaut.
 Sous l'œil qui la contemple elle devient craintive,
 Ses yeux modestement baissés
 N'osent vous regarder tant son âme est naïve,
 On dirait ses regards par les vôtres blessés.
 J'aime la paix, d'accord ; je l'aime
 Par dessus tout, c'est convenu ;
 Mais celle que j'épouse est charmante à l'extrême,
 Je l'aime, je la prends, c'est un point entendu.

Dame **HERBEAU**.

Et je soutiens qu'en cette affaire
 Vous agissez du tout au tout
 Comme pourrait agir un fou !

PLACIDE, se levant.

Cessez de vous glisser où vous n'avez que faire ?

Dame **HERBEAU**.

Où je n'ai que faire est joli.
Jadis vous étiez plus poli.

PLACIDE.*

C'est vertu, dame Herbeau, que de savoir se taire.

Dame **HERBEAU**.

Quand amour entre à la maison,
Bonjour, folie ! adieu, sagesse.

PLACIDE.

Ce proverbe n'a point raison.

Dame **HERBEAU**.

A votre âge, on est fou d'épouser la jeunesse.

PLACIDE.

Ceci me semble impertinent !
Quel âge ai-je donc maintenant ?

Dame **HERBEAU**.

Eh ! vous avez, Monsieur, passé la cinquantaine.

PLACIDE.

Comment, déjà ?

Dame **HERBEAU**.

J'en suis certaine.

* D. Herb. — Plac.

PLACIDE.

Ah ! comme on vieillit vite alors qu'on ne fait rien.
J'ai cinquante ans, moi.

Dame **HERBEAU.**

Bel et bien.

PLACIDE, se regardant dans un miroir.

N'en discutons point davantage.

On est encor très bien lorsqu'on a cinquante ans.

On a bon pied, bon œil et surtout bon visage,

On sort à peine du printemps.

On est bon à mettre en ménage,

Ayant le corps dispos et la saine raison.

Cinquante ans ! la bonne raison !

On est prêt à porter les fruits de cette vie.

Dame **HERBEAU.**

On est prêt à porter les fruits de la folie ;

Songez qu'à cinquante ans, songez que maintes fois

Mari trompé fait sa pousse de bois.

PLACIDE.

Celle que j'aime est bonne et sage.

Cessez de craindre un mal dont je suis à couvert.

Je n'ai point frayeur du ménage

Car je suis encore assez vert.

Dame **HERBEAU.**

Oui, vous êtes vert pour votre âge.

Mais quand vient l'arrière saison,

Le vert tourne souvent en jaune !

PLACIDE.

Ah ! vous n'avez plus de raison.

Dame **HERBEAU.**

Si je n'en avais plus, voudrai-je en faire aumône ?

PLACIDE.*

Mais, voyons, qu'avez-vous contre mon cher projet ?

Dame **HERBEAU.**

Ce que j'ai, Monsieur, ce que j'ai ?

Vous me le demandez ? Ah ! vous n'avez point d'âme.

Se marier, prendre une femme,

Introduire une épouse ici,

C'est mal agir qu'agir ainsi.

Eh ! quoi, vous épousez une femme, et sans honte,

Vous m'osez demander pourquoi

Je vous conte ce que je vous conte.

Eh bien, monsieur Placide, et moi ?

PLACIDE, se retournant.

Comment, et vous ?

Dame **HERBEAU.**

Sans doute, et moi !

PLACIDE.

C'est trop d'audace !

Oser me dire face à face . . .

A vous entendre, dame Herbeau,

On croirait des choses ! . . . tout beau !

* Plac. — D. Herb.

Nous n'avons jamais, il me semble,
Cueilli de noisettes ensemble ?

Dame **HERBEAU**.

Voilà bien une autre chanson !
Qui vous a parlé de noisettes ?

PLACIDE.

Ne m'assourdissez plus de toutes vos sornettes,
Je veux agir à ma façon.

Dame **HERBEAU**.

N'écoutez point les gens encor qu'ils aient raison.
Vous regretterez bien des choses,
Quand l'hymen vous fera des jours longs et moroses.
Vous regretterez l'autrefois,
Le bon temps où, célibataire,
Vous suiviez votre goût sans gêne et sans mystère,
Vous vous mordrez et le pouce et les doigts.
Votre femme saura vaincre votre faiblesse.
Elle vous mènera, bernera, trompera
Et moi je ne serai plus là.

PLACIDE.

Voici donc où le bât te blesse ?

Dame **HERBEAU**.

Ah ! vous voyez enfin la pleine vérité.
Votre épouse étant la maîtresse
Elle me chassera par simple vanité.
Voici le motif qui m'agite.
Je vous aime et j'ai peur, hélas !...

PLACIDE.

Remets-toi vite.

Dame HERBEAU.

Adieu cette amitié qui nous unit tous deux !
 Puis il sera dur à mon âme
 De n'être plus seule en ces lieux.
 Croyez-moi, vous seriez bien mieux
 Avec moi qu'avec une femme.

PLACIDE.

Je saurai te garder, c'est moi qui le proclame.

Dame HERBEAU.

Vous me le promettez ?

*(On sonne).***PLACIDE.**

Ciel ! on sonne, va voir

Si ce n'est point ma fiancée.

Dame HERBEAU.

Que n'allez-vous la recevoir ?

PLACIDE.*

Non pas ! pour plaire à l'épousée

Je veux me parer déceimment.

Va vite ouvrir la porte et... parle poliment !

*Il sort à droite. — On sonne deux
 ou trois fois peu après sa sortie.*

SCÈNE II.

Dame HERBEAU.

Que je demeure ou non, je ne serai plus reine !

Dire que tout allait si bien !

* Plac. — D. Herb.

Sonnez, sonnez, intrus, je me contiens à peine.
 Sonnez, sonnez, je n'entends rien !
 Une femme en ces lieux, c'est ma mort, c'est ma perte.
 Elle voudra dicter sa loi.
 Et ce ne sera que sur moi
 Qu'on fermera la porte à son entrée ouverte.
 Eh bien, je lutterai, je m'en baille ma foi !
 Je ne veux pas que l'on me sacrifie...

SCÈNE III.

Dame HERBEAU, GUILLAUME, ANGÈLE.

GUILLAUME.*

Tatigué, dame Herbeau, je voudrais bien savoir
 Ce que tout cela signifie.
 Me laisser à la porte ; on ne peut concevoir
 Pareille impertinence et mon gendre se fie
 A notre douceur. — Dites lui
 Que je suis mal aise aujourd'hui.
 Me faire pester à la porte ?
 Laisser sa fiancée et son père sonner,
 Tirer le cordon et carillonner,
 C'est faire sottement que faire de la sorte.
 Un affront si méchant est fait pour m'étonner.

Dame HERBEAU.

Cependant je...

GUILLAUME.

C'est bien, allez dire à mon gendre
 Que je veux lui dire deux mots.

* Ang. — Guil. — D. Herb.

Dame HERBEAU.

Pour le moment, Monsieur, il ne peut vous entendre,
Il est à sa toilette,

GUILLAUME.

Alors, à vos fourneaux !

(Dame Herbeau sort à gauche).

SCÈNE IV.

GUILLAUME, ANGÈLE.

GUILLAUME.*

Ma fille, lorsqu'ici tu seras la maîtresse,
Prends garde à cette femme là,
Je la crois rusée et traîtresse.
Mais je ne te dis que cela.

ANGÈLE.

Je mettrai mes soins à bien faire
Selon vos bons avis, mon père.

GUILLAUME.

Vois-tu, mon enfant, ici bas,
Chacun doit surveiller de près ce qui le touche ;
Comme on fait son lit, on se couche.
Ce proverbe est profond, n'y contredisons pas.
Loin de moi tout conseil funeste.
Tu dois me connaître, et de reste.
Aussi, crois bien que je suis loin
De te conseiller la révolte,
Surtout si point n'en est besoin.
Mais ce qu'on sème on le récolte.

* Ang. — Guill.

Ne permets donc jamais à monsieur ton époux
D'aller contre tes vœux, ma fille ;
Sois douce avec lui tant qu'il sera doux.

ANGÈLE.

Je retiens ces conseils puisqu'ils viennent de vous.

GUILLAUME.

Fais de l'honneur à ta famille.
Ton époux n'est plus jeune, en revanche il est bon,
Il est riche, il t'aime, et sans peine,
Dès que tu porteras son nom,
Tu deviendras maîtresse et reine.
Je suis content de toi, d'ailleurs,
Tu t'es donné certain maintien modeste
Qui me semble être des meilleurs.

ANGÈLE.

Est-ce que j'ai mal fait ?

GUILLAUME.

Non ! peste !

On voit que ton sang est le mien.
Mais quoi qu'on dise en ta présence,
Ne te dépars pas du maintien
De la douceur, de l'innocence ;
Car ton futur époux y tient.
Prends un air doux et simple ainsi qu'une fillette.
Mais mon gendre n'arrive point.
Je vais presser un peu ses apprêts de toilette.
Toi, pendant cela, prends bien soin
De préparer ta mine innocente et simplette.

(Il entre à droite).

SCÈNE V.

ANGÈLE.

Mon père doit avoir raison
Et je veux épouser un homme que j'estime.
Puis, qui dit fille, dit victime.
Il lui faut garder la maison ;
Entre elle et le plaisir il existe un abîme
Qu'elle ne peut franchir d'une honnête façon.
Mais vienne un mari, fille est libre,
Et rien ne vaut la liberté.
Liberté ! comme ce mot vibre
Et vous jette au cœur la gaieté.
Vivre libre ! pouvoir penser, pouvoir sourire ;
Avoir des robes à son goût ,
Porter un double cachemire ,
Sortir seule, connaître tout,
Danser aux bals, voir les spectacles,
Dîner en ville tous les soirs,
Posséder des bijoux, s'acheter des miroirs,
N'être jamais grondée et vouloir sans obstacles,
Voilà qui vaut prendre un époux.
Ah ! pourtant, j'avais fait un rêve d'autre sorte !
Armand me l'a prouvé, ces rêves étaient fous !
Ah ! ma peine fut sombre et forte.
Il dit qu'il m'aime encore ; il ment ;
Il doit mentir ; il m'a trompée
Et je ne crains en ce moment
Qu'une intrigue de lui. Que sais-je ? Une équipée.
Il veut lutter, il veut me conquérir ; il veut . . .
Que sais-je ? — C'est un infidèle !

Il prétend pénétrer par ruse dans ce lieu
Et me...

SCÈNE VI.

ANGÈLE, ARMAND.

ARMAND, entrant par le fond.

Bonjour, méchante Angèle.

ANGÈLE.*

Eh ! quoi, Monsieur, c'est encor vous ?

ARMAND.

Ne vous l'ai-je pas dit ? je serai votre époux.

ANGÈLE.

Malgré moi ?

ARMAND.

Malgré vous.

ANGÈLE.

Silence.

D'aucuns sont là, bien près de nous,
Et vous ne voulez pas qu'ils entendent, je pense.

ARMAND.

Vous me méconnaissez, hélas !
Car je veux vous combattre et non vous compromettre.
J'ai mon plan, ne l'oubliez pas.
Mais vous ne voulez plus me repousser, peut-être ?

ANGÈLE.

Je croyais l'avoir dit, je ne vous aime plus
Et ces efforts sont superflus.

* Arm. — Ang.

D'ailleurs, vous êtes pauvre et j'aime la richesse.

Ne me tourmentez plus sans cesse
Et sachez à la fin que je prends un époux
Riche, fidèle, autre que vous
Qui n'avez ni foi ni fortune.

ARMAND.

L'amour pourrait passer pour une.

ANGÈLE.*

Je sais ce qu'il en est, vous me l'avez fait voir.

ARMAND.

Cet amour des écus, Angèle,
N'est qu'une folle excuse à votre ardeur nouvelle
Et je sais ce qu'il faut savoir.

ANGÈLE.

Lors, vous allez partir sans doute.

ARMAND.

Vous ne croyez donc pas encore à mon aveu ?
Je vous aime...

ANGÈLE.

Cessons ce jeu.
Si vous croyez qu'on n'y voit goutte !
Je vous déteste, voilà tout.
Monsieur Placide est bon, je l'aime et je l'épouse.

ARMAND.

C'est caprice d'enfant jalouse.

* Ang. — Arm.

ANGÈLE.

Celui qu'on me destine est des plus à mon goût.
 Il est riche, il est bon, il a dépassé l'âge
 Où l'on est infidèle, et menteur et volage.
 Partez donc et quittez ces lieux.

ARMAND.

Eh bien non, je verrai mon malheur de mes yeux.
 J'ai mon plan. Mais on vient. Tant mieux !
 (Il s'éloigne d'Angèle.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GUILLAUME, PLACIDE.

GUILLAUME, venant de la droite.*

Eh ! venez donc, voilà ma fille.

PLACIDE.**

Encore plus modeste, encore plus gentille
 Aujourd'hui qu'hier sur ma foi !
 Vraiment, c'est un bijou de roi.
 Bonjour, ma belle enfant, bonjour, ma tourterelle.

ANGÈLE, jouant la timidité.

Monsieur, je... Monsieur, vous... vous me faites honneur.

PLACIDE.

Quelle naïveté charmante et naturelle !
 Ne tremblez pas, mon petit cœur.

ANGÈLE.

Monsieur, ah ! Monsieur !

* Ang. — Guill. — Plac. — Arm.

** Ang. — Plac. — Guill. — Arm.

GUILLAUME.

Mon Angèle
Est ainsi timide dans tout.

PLACIDE.

Pour croquer les brebis, je ne suis pas un loup !

GUILLAUME.

Attendez quelques jours, vous la verrez moins sotte.

PLACIDE.

Sotte n'est pas le mot, je le pense du moins,
Et ces yeux pétillants me servent de témoins.

GUILLAUME.

C'est l'ingénuité seulement qui l'assote.
Car, cela soit dit entre nous,
Jamais il n'exista caractère plus doux,
Humeur plus égale et plus sage.
Mais vous la jugerez à l'user du ménage.
Je ne suis pas un de ces gens
Qui, pour les leurs trop indulgents,
S'aveuglent à plaisir eux-même
Et je suis encore moins de ces pères menteurs
Qui, d'une effronterie extrême,
Vantent leur fille aux épouseurs.

PLACIDE.

Je sais ce qu'il en est : — votre fille est un ange
Et je... mais quel est celui-ci ?

ARMAND.*

Grand pardon, si je vous dérange,
Mais mon devoir l'exige ainsi.

* Ang. — Guill. — Plac. — Arm.

ANGÈLE, à part.

Mon Dieu, que va-t-il dire ?

PLACIDE.

Expliquez-vous de grâce.

ARMAND.

Mon cousin Durandeaupour, votre second témoin,
Vous manque de parole en un pressant besoin.
Il m'envoie en ces lieux pour y remplir sa place.

PLACIDE.

Aux vœux de mon ami, je ne résiste point.

ARMAND.

Monsieur ! Mademoiselle est votre fiancée ?

Ah ! c'est plaisir d'être témoin chez vous,
Car, pour vous dévoiler ma sincère pensée,
L'épouse est belle autant qu'est aimable l'époux.

PLACIDE.

Prenez donc un siège.

ARMAND.*

Ah ! Madame.

Que Monsieur est heureux de vous prendre pour femme.

GUILLAUME.

L'excellent témoin que voilà !

PLACIDE, entendant sonner,

On sonne, permettez...

ARMAND.

Ah ! Monsieur, veuillez faire.

* Ang. — Arm. — Guill. — Plac.

PLACIDE.*(A part)*

Il est très bien, cet homme là !

(Haut)

Enfin, mes chers amis, voici notre notaire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^e GRIFFON, UN TÉMOIN.**PLACIDE**, allant au fond.

Eh ! bonjour, maître Griffon.

M^e GRIFFON, entrant par le fond.

Bonjour, bonjour, vous tous.

LE TÉMOIN, entrant par le fond.

Salut à tout le monde.

M^e GRIFFON.*

Point tant de saluts à la ronde.

Cela n'importe pas au fond.

Soyez vous, s'il vous plaît.

*(On s'assied).***PLACIDE.**

Ah ! permettez, de grâce,

Que je . . .

M^e GRIFFON.

Le temps est de l'argent.

Dois-je me mettre à cette place ?

Très bien, lisons mon acte et soyons diligent.

PLACIDE.

Je vous présente ce jeune homme :

Il me sert de témoin en lieu d'un sien cousin,

Et je . . .

* Ang. — Le tém. — M^e Grif. — Plac. — Arm. — Guill.

M^e GRIFFON.

Cela suffit ! — Est-il chrétien de Rome ?
A-t-il ses droits civils ? — Lui sait-on l'esprit sain ?
A-t-il l'âge requis par l'article du Code ?

ARMAND.

Un avocat, je pense, a droit d'être témoin.

M^e GRIFFON, saluant.*

Avocat ! — Lisons, sans aller plus loin,
Bien que je sois assis sur un siège incommode.

PLACIDE.

J'y dors pourtant à l'aise.

M^e GRIFFON.

Il suffit, taisez-vous !
S'il est bon pour un autre, il est mauvais pour nous
Qui sommes officier tenant à la couronne.
A la réunion, il ne manque personne ?

PLACIDE.

Mon Dieu, nous sommes présents, tous.

M^e GRIFFON.

Veuillez m'écouter et vous taire ;
Par devant nous, maître Griffon, notaire...

GUILLAUME.

Si, pour ne point perdre de temps,
Vous ne lisiez point la formule.

M^e GRIFFON.

Ça, pensez-vous me faire aller comme une mule ?
La forme est un point des plus importants.

* Ang. — Plac. — Le tém. — M^e Grif. — Arm. — Guill. (assis).

PLACIDE.

Va pour la forme !

M^e GRIFFON.

Un ministère

Aussi solennel que le mien

Doit ne se remplir pas ou doit se remplir bien.

Par devant vous, maître Griffon, notaire...

Cependant, par pure bonté,

Je consens à passer la formule d'usage.

Mais ayez l'amabilité

De me laisser parler sans tarder davantage.

Hum ! m'y voici, silence de rechef.

Article deux : — l'époux apporte de son chef,

Tant en meubles meublants qu'en métal, une somme...

PLACIDE.

Nous connaissons mon bien, passons donc !

M^e GRIFFON.

Ah ! quel homme !

Si vous dites un mot, Messieurs, je sors d'ici.

La somme de... passons puisqu'il vous plaît ainsi.

Mais je prétends faire lecture

De mon article six : apport de la future.

PLACIDE.

Lisez donc, j'y consens.

M^e GRIFFON.

Fort bien.

PLACIDE.

Bien que, dans mon amour, la dot ne soit pour rien.

M^e GRIFFON.

Article six : l'épouse apporte en mariage
La somme de vingt mille francs.

PLACIDE.

J'accepte.

ARMAND.

Ah ! permettez, je prends
Tous les droits de mon personnage.
Et, chargé de veiller à tous vos intérêts
De par mon cousin qui vous aime,
Je proteste.

PLACIDE.

Il proteste !

GUILLAUME.

Après ?

ARMAND, à Guillaume.

Je vous le demande à vous-même :
Etes-vous riche, cher Monsieur,
Et ces vingt mille francs sont-ils un don bien digne
De l'épouse et de l'époux ?

GUILLAUME.

Eh ! mais . . .

ARMAND.

L'avarice est insigne.

GUILLAUME.

Ah ! ça, de quoi vous mêlez-vous ?

ARMAND.

Mais des intérêts de l'époux.

PLACIDE.

Permettez, je...

M^e GRIFFON.

Point tant d'affaire.

Savez-vous bien, Messieurs, que je trouve offensant
 Qu'on ose déranger un homme de mon rang
 Alors qu'on ne sait pas encor ce qu'on veut faire!

PLACIDE.

Mais je veux épouser.

M^e GRIFFON.

Et la dot?

PLACIDE.

Au surplus,
 Mettez vingt mille francs et ne m'en parlez plus.
 Je me ris de la dot en voyant la future.

M^e GRIFFON.

Fort bien, poursuivons ma lecture.
 Lesdits vingt mille francs dans la dot impliqués,
 Sont, en premier, hypothéqués.
 Et ledit époux en recevra la rente.

ARMAND, debout.

La chose me paraît par trop exhalante !
 Eh ! quoi ! vous ne voyez donc pas
 Que ce père ne donne aucun bien à sa fille ?
 Sachant qu'Angèle a pour vous des appas,
 Il vous berne, il vous gruge, il vous vole, il vous pille.

GUILLAUME, debout.

Eh ! là, tout doux, mon jeune ami !

ARMAND.

Songez un peu comme il est riche,
Et voyez s'il est fourbe un peu plus qu'à demi.
Jusqu'en vous donnant, il vous triche.

ANGÈLE, à part.

Le traître !

ARMAND.

Il donne peu par rapport à son bien.
Mais ces vingt mille francs lui semblent trop encore,
Avec son artifice, il les réduit à rien.
Voyez la ruse qu'il vous dore.
Prenez vingt mille francs, si cela vous convient,
Mais prenez-les, et bel et bien !

PLACIDE, debout.*

Au fait, il a raison.

GUILLAUME.

Il a tort, mon doux gendre,
Et vous allez tôt me comprendre.
L'argent reste en mes mains, je l'emploie avec art,
Je le décuple et, tôt ou tard,
Il vous revient.

ARMAND.

Qui sait ? -- peut-être !

GUILLAUME.

Il me faudra toujours mourir.

ARMAND.

Je n'en disconviens pas, mais vous savez, mon maître,
Qu'il vaut mieux tenir que courir.

* Ang. — Le tém. — Le not. — Plac. — Arm. — Guill.

PLACIDE.

La chose me paraît bien dite.

GUILLAUME.

Puisqu'il en est ainsi, vous frappez mon honneur ;
Déchirons ce contrat.

PLACIDE.

Eh ! tout doux, pas si vite !

ARMAND.

Laissez donc, ce Monsieur me semble bon acteur.

GUILLAUME, furieux.

Un acteur, un acteur, me traiter de la sorte.
Peut-être un saltimbanque, ou bien un histrion !
Je franchis pour jamais le seuil de cette porte.

PLACIDE, l'arrêtant.

On n'avait pas l'intention
De vous mettre tant en colère.
J'accepte le contrat, Angèle a su me plaire
Et je me moque de son bien.
Je l'aimerais encor, Monsieur, n'eût-elle rien.

GUILLAUME.

Est-ce tout de bon ?

PLACIDE, allant à la table et signant.

Oh ! je signe.

M^e GRIFFON.

Ce n'est pas malheureux ; Madame, à votre tour.
(Angèle va signer).

ARMAND, à part.

Ma foi, le vol me semble insigne.

PLACIDE, à part.

Pour moi, ce jour est un beau jour.
 Cette femme là, c'est mon rêve.
 Elle parle toujours à voix basse et sans bruit.
 Je n'en aurai pas un ennui.

M^e GRIFFON.

Le père signe là.

(Guillaume signe).

PLACIDE, à part.

Sur moi, la paix se lève.
 Que je vais donc vivre content !

ARMAND, allant signer.

Je signe, mais en protestant.

PLACIDE, à part.

Il proteste encore ! ah ! quel homme !

M^e GRIFFON.

A vous, l'autre témoin. — Eh bien, il dort... Monsieur
 On a fini.

LE TÉMOIN, s'éveillant.

Plait-il ?

M^e GRIFFON, lui tendant la plume.

A vous l'honneur.

LE TÉMOIN, signant.

Tiens, j'ai fait un bon somme.
 Permettez que je signe ; un paragraphe ; c'est fait.
 Mes compliments, Messieurs ; le contrat est parfait !

PLACIDE, à part.

Cet homme me paraît aimable.
 Il dort dans un salon, mais il n'y ronfle point.

M^e GRIFFON, sortant.

Messieurs, à vous revoir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOINS LE NOTAIRE.

PLACIDE.*

Allons nous mettre à table.

Mais avant je veux prendre soin
D'offrir à la charmante Angèle

Ce coffret.

ANGÈLE.

Ah ! Monsieur.

PLACIDE.**

Ne tremblez pas ainsi.

Acceptez le don que voici.

Il fera l'impossible en vous rendant plus belle.

ANGÈLE, prenant le coffret.

Monsieur...

PLACIDE.

OUVREZ, OUVREZ.

ANGÈLE, s'oubliant après avoir ouvert le coffret.

Des bijoux ! quel bonheur !

Ah ! le beau bracelet ! Dieu ! la broche admirable !

Des roses ! des rubis ! — Oh ! la bague adorable !

GUILLAUME, bas.

Eh ! ma fille !...

* Le tém. — Ang. — Guill. — Plac. — Arm.

** Le tém. — Guill. — Ang. — Plac. — Arm.

ANGÈLE, timide.

Je suis confuse de l'honneur.

GUILLAUME, vivement.

Si nous allions nous mettre à table.

PLACIDE, à part.

Elle est coquette. Quel ennui !

Bah ! qu'elle soit coquette à l'aise.

Bien que ce défaut me déplaie

Il est du moins de ceux qui ne font pas de bruit.

(Haut.)

Messieurs, à table, je vous prie.

ARMAND, à part, pendant la sortie.

Le bonhomme me semble ami de son repos.

Sachons travailler à propos

Pour empêcher qu'il se marie.

(Il suit les autres à gauche).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, ANGÈLE.

PLACIDE, venant de gauche.*

Je bénis mon destin, vraiment,
De ce qu'il me donne la joie
De pouvoir, avec vous, être seul un moment.

C'est le ciel, je crois, qui m'envoie
La douce occasion de causer avec vous.

Vous ne répondez pas, Angèle?
Il ne faut pas trembler devant moi, votre époux.

ANGÈLE, très bas.

Vous avez raison.

PLACIDE.

Que dit-elle ?

Parlez plus haut, je n'entends pas.

ANGÈLE.

Je n'ose.

PLACIDE.

C'est un peu moins bas.

Mais je n'entends pas bien encore.

Soyez plus confiante, il le faut, je le veux.

On doit parler tout franc devant qui vous adore.

* Ang. — Plac.

Il est bon de se dire, en d'honnêtes aveux,
 Alors qu'on est pour vivre ensemble,
 Il est bon de se dire et ses goûts et ses vœux.
 Mais quel mal vous prend ?

ANGÈLE.

Rien, je tremble.

PLACIDE, avançant un siège.

Soyez vous ici.

ANGÈLE.

Devant vous !

PLACIDE.

Morbleu ! oui, devant moi !

ANGÈLE, comme un enfant.

J'obéis.

PLACIDE, s'asseyant.

Entre époux,

Il est fort bon de se connaître.

Voilà ce que je suis et ce que je veux être.

Rien ne vaut à mes yeux la paix, la douce paix,

J'aime à couler des jours paisibles ;

Les moindres bruits me sont sensibles ;

Je vis bien enfermé dans des rideaux épais ;

Je reçois fort peu ; je déteste

Les bals, les diners et le reste.

Ce qui plaît aux mondains n'a pas d'attraits pour moi.

Le seul repos plaît à mon âme.

Le seul repos m'est une loi.

Voilà mes goûts, voilà mes seuls désirs, Madame.

Si je vous parle franchement,
 C'est par crainte d'une méprise.
 Il faut garder sa chaîne une fois qu'on la prise !
 Et je me dépeins nettement.
 Oh ! le bruit, le fracas ! que tout cela m'assomme !
 Les cloches blessent mon tympan ;
 Un chien m'exaspère en jappant ;
 Si j'entends le canon, je cesse d'être un homme.
 Vous comprenez, d'après ceci,
 L'existence qu'on mène ici ?
 Ma maison est calme et tranquille,
 J'habite le quartier le plus sourd de la ville.
 La rue est étroite à plaisir.
 Il n'y vient ni chanteurs, ni soldats, ni voitures.
 Je veux vivre calme à loisir.
 Les bruits les plus petits me semblent des tortures.
 Cela vous convient-il ?

ANGÈLE.

(A part.)

Oui, Monsieur . . . pour dormir !

PLACIDE.

A votre tour, ma chère Angèle,
 Quel est votre secret défaut ?

ANGÈLE.

Je n'ose . . .

PLACIDE.

Soyez moins rebelle.
 Parlez, pour mon bonheur, pour le vôtre, il le faut.

ANGÈLE, à part.

Soyons d'une franchise insigne.

(Haut, timidement.)

Je n'ose point, Monsieur, vous apprendre mes goûts ;
Vous me détesteriez en les connaissant tous.

PLACIDE, à part.

Elle est modeste, c'est bon signe.

(Haut, avec douceur et finesse.)

De tout ce que l'on dit, ne croyez que moitié.

ANGÈLE.

D'abord, défaut indigne de pitié,
Je suis gourmande, mais gourmande
Comme on ne le sera jamais.

Mon père, bien souvent, gronde et me réprimande ;
Mais, c'est plus fort que moi, j'adore les bons mets,
Les vins fins et la friandise,
Et les bonbons et les gâteaux.

PLACIDE.

Je suis fort indulgent en fait de gourmandise.
Manger prédispose au repos.
Ce défaut est commun entre nous deux, mon ange.
N'est-ce pas pour vivre qu'on mange ?
Et d'ailleurs, bien manger prouve la paix du cœur.

ANGÈLE.

Vous avez l'air un peu moqueur.

PLACIDE.

Point du tout, sur ma foi.

ANGÈLE.

S'il faut que tout se dise
Je joins l'emportement avec la gourmandise.

PLACIDE.

Oh ! oh ! vous y joignez plutôt
Le mensonge que la colère.

ANGÈLE.

Je pourrais vous donner des preuves dès tantôt,
Mais je m'en rapporte à mon père.

PLACIDE.

C'est bon, c'est bon, je n'y crois point.

ANGÈLE

Tenez, ces jours passés, pour n'aller pas plus loin,
Je ne sais plus pourquoi je me mis en colère ;
Mais je sais fort bien que du coup,
Rouge, sans dire un mot, ainsi qu'une mégère,
Je brisai, par mégarde, un verre
Que je ne voyais pas du tout !
Mais, j'en dois faire aveu, ma colère fut cause
De cette impardonnable chose.

PLACIDE.

Allons, je vois ce qu'il en est.
Votre colère est douce et votre humeur me plait.
Je n'aurai jamais, sur mon âme,
Une autre que vous pour ma femme.

ANGÈLE.

Vous m'épousez encor, malgré tous mes aveux ?

PLACIDE.

Vous êtes l'idéal que j'aime et que je veux.
Notre avenir sera paisible.

Vous serez charmante en tous points.
 A mes moindres désirs sensible ,
 Vous veillerez mon rôl en cousant mes pourpoints.
 Vous ferez tout dans le ménage.
 Nous serons heureux !

ANGÈLE.

Je le crois.
 Nous vivrons à deux ?

PLACIDE.

Non , à trois.
 Je veux que vous ayez une aide active et sage ,
 Dame Herbeau restera près de nous , s'il vous plaît.

ANGÈLE.

Si cela vous convient , n'êtes-vous pas le maître ?

PLACIDE, se levant.

Ah ! l'homme heureux que je vais être !
 Vit-on jamais épouse aussi bonne qu'elle est ?
 Désormais vous êtes ma vie.
 Le moindre bruit de voix me faisait un tourment ;
 Mais vous me semblez si jolie
 Que j'entends votre voix ainsi qu'une harmonie
 De qui le murmure charmant
 Adoucit mon esprit et fait paix à mon âme.
 Tenez , pour ne vous cacher rien ,
 Je n'aime que ma voix ou celle d'une femme.
 Mais terminons cet entretien.
 Mes convives sont là , je leur dois ma présence ,
 Ce n'est pas par plaisir , mais c'est par bienséance.
 Je vous reviens dans un moment.

SCÈNE II.

ANGÈLE, seule.

Tout marche à souhait, sur mon âme,
 Grâce à mon air doux et charmant,
 Avant deux jours d'ici, je deviendrai madame.
 Mon Dieu, que j'étais folle en redoutant Armand.

SCÈNE III.

ANGÈLE, ARMAND.

ANGÈLE, à Armand venant de gauche.

Ah ! vous voici, vilain apôtre.
 Devenez-vous enfin plus tranquille d'esprit ?

ARMAND.*

Mon cœur n'est point semblable au vôtre
 Qui fait souffrir et qui sourit.

ANGÈLE.

A quoi peut servir, je vous prie,
 Votre sottise intervention ?
 Malgré la bonne intention,
 Je prétends être encore adorée et chérie
 De ce brave homme qui me veut.

ARMAND.

Si, jusqu'à présent, j'ai fait peu,
 J'attends l'occasion propice
 Pour faire plus, sachez le bien.
 Je ne saurais m'enfuir avant de tenter rien
 Pour déjouer votre artifice.

* Arm. — Ang.

ANGÈLE.

Si vous êtes loyal, cessez d'agir ainsi.
 Mon bonheur est trouvé, mon bonheur est ici,
 Je veux être heureuse à mon aise.
 Je tiens un époux riche et je le garderai.

ARMAND.

Non, malgré tout, je lutterai.

ANGÈLE.

L'époux qu'on me destine est le seul qui me plaise.

ARMAND.

Le dépit vous aveugle, Angèle, sur ma foi.
 Vous me croyez trompeur, et méchant, et volage ;
 Vous accusez ma personne et mon âge,
 Et pour ne point trouver ce que l'on trouve en moi
 Vous prenez un époux droit à mon antipode.
 J'ai mes défauts, il a les siens.
 Nous sommes imparfaits, chacun à notre mode,
 Vos goûts du moins seraient les miens.
 Si Placide est meilleur, il ne peut, à son âge,
 Que décliner, et dans mon âge, à moi,
 On ne peut que devenir sage.
 La logique le dit, c'est un fait, une loi ;
 Vous vous aveuglez donc en raisonnant, Angèle.

ANGÈLE.*

Je ne saurais haïr rien tant qu'un infidèle.
 Or, vous l'êtes, il ne l'est pas.

ARMAND.

Et puis, être bien riche est espoir pleins d'appâts.

* Ang. — Arm.

ANGÈLE.

Je ne vous aime plus, donc je suis criminelle.

ARMAND.

Vous n'agissez point bien, sans vouloir y penser,
Si vous pouviez vous rendre compte
De tout ce que...

ANGÈLE.

Ma foi, vous me contez un conte.
Vous avez trop d'esprit pour n'en point dépenser;
Mais je poursuivrai mon idée.

ARMAND.

Je suivrai donc la mienne en vous contrecarrant.

ANGÈLE.

A chérir mon époux, je me sens décidée.

ARMAND.

Si vous vous entêtez, je m'entête d'autant.

ANGÈLE.

Je ne céderai pas à pareille menace.

ARMAND.

Je lutterai jusqu'à merci!

ANGÈLE.

On vient, c'est dame Herbeau. — Reculez-vous de grâce.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DAME HERBEAU, portant des gâteaux.

ANGÈLE.

Oh! les beaux gâteaux que voici!
Dame Herbeau, donnez-moi ces gâteaux, je vous prie.

* D. Herb. — Ang. — Arm.

Dame HERBEAU.

Mon maitre m'a donné l'ordre de les garder.

ANGÈLE.

Oui, mais pour moi, que je parie.

Dame HERBEAU.

De les garder pour lui, s'il ne faut rien farder,
Et c'est pour lui que je les garde.

ANGÈLE.

Bon, si c'est pour lui, c'est pour moi.

Dame HERBEAU.

Mais...

ANGÈLE.

Donnez ce plateau.

Dame HERBEAU.

Ma foi,

Ce n'est pas dame Herbeau que tout ceci regarde.
On m'a dit : garde-les ! — Je les garde, bonsoir.

ANGÈLE.

Dame Herbeau, vous devez savoir,
Qui je suis et qui je vais être.
Pourquoi me parlez-vous sur ce ton arrogant ?

Dame HERBEAU.

Je n'ai de maitre que mon maitre.

ANGÈLE.

Vous êtes, je le vois, d'esprit extravagant.

Dame HERBEAU.

Je suis d'esprit, Mademoiselle,
A faire tout ce que je dois
En dépit d'une péronnelle
Qui pense m'effrayer en grossissant sa voix.

ANGÈLE.

Péronnelle vous-même !
Voilà bien une autre chanson.
Vous devriez parler d'une honnête façon
A celle que votre maître aime.

Dame HERBEAU.

Je parle comme il me convient,
Sur la valeur des gens, Madame !

ANGÈLE.

Silence, ne répliquez rien !
Donnez-moi le respect que mon état réclame.

Dame HERBEAU.

Je vous le donnerai, Madame, s'il me plait ;
Mais, en vous le donnant, je vous ferai l'aumône.

ANGÈLE.

Allons, le scandale est complet.

Dame HERBEAU.

Ce n'est pas scandale qu'uu prône.

ANGÈLE.

Vous prenez-vous pour un curé ?

Dame HERBEAU.

Je me prends bel et bien pour mieux qu'une donzelle
Qui cache son air déluré
Afin qu'on s'enamoure d'elle.

ARMAND, sortant par la gauche.

Allons chercher le tendre époux.
Voici l'occasion peut-être !

SCÈNE V.

ANGÈLE, DAME HERBEAU.

ANGÈLE.

Ça, Madame, à qui parlez-vous ?

Dame HERBEAU.

A celle qui trompe mon maître.
A celle qui sait prendre un air timide et doux.
A celle qui diffère en ses être et paraître.

ANGÈLE.

Dame Herbeau, tenez pour certain
Que vous aurez de mes nouvelles.

Dame HERBEAU.

Mariez-vous le soir, chassez-moi le matin.

ANGÈLE.

Vit-on jamais des choses telles !
Vous vous repentirez de me parler ainsi.

Dame HERBEAU.

Vous vous croyez déjà seule maîtresse ici.

ANGÈLE.

Vous enragez de ne plus l'être.

Dame HERBEAU.

Ah ! que je plains mon pauvre maître
D'avoir pour avenir de vivre près de vous.

ANGÈLE.

Je respecterai mon époux.
Je saurai lui faire...

Dame HERBEAU.

...Des cornes !

ANGÈLE.*

Ah ! Madame, tout a des bornes ;
Et je...

Dame HERBEAU.

Ne prenez point votre ton noble et sec !
Il se peut que vous soyez forte
De la langue ; mais que m'importe !
Vous pouvez jaser, j'ai bon bec !

ANGÈLE.

A vos façons un peu brutales
Je commençais à m'en douter.
Laissez-moi donc en paix et cherchez, pour jouter,
Une interlocutrice aux halles !

Dame HERBEAU.

Si vous en venez aux gros mots.
Vous allez en ouïr de beaux !
Prenez-y garde, ma petite !

ANGÈLE.

A réfléchir, je vous invite.
Si nous en arrivons jusqu'aux propos mordants,
Vous pourrez bien porter la marque de mes dents !

* Ang. — D. Herb.

Dame **HERBEAU**.

Allez retrouver vos pareilles !

ANGÈLE.

Allez prendre leçon de langage fleuri !

Dame **HERBEAU**.

Allez apprendre aux gens comme on berne un mari !

ARMAND, au fond, avec Placide.

Vous en croirez donc vos oreilles.

(Il sort peu après.)

ANGÈLE.

Ah ! prenez garde, dame Herbeau.

Dame **HERBEAU**.

Fi ! vous devriez avoir honte

De tromper mon bon maître et de vous...

PLACIDE, s'avançant entre elles.

{Eh ! tout beau !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, **PLACIDE**.

ANGÈLE.*

Ah ! venez que je vous raconte
Ce qu'on me fait souffrir ici.

PLACIDE.

Pour l'amour du bon Dieu, ne criez pas ainsi !

Dame **HERBEAU**.

Venez, venez, mon pauvre maître,
Vous arrivez au bon moment.

* Ang. — Plac. — D. Herb.

Mademoiselle daigne enfin nous apparaître
Telle qu'elle est ! —

PLACIDE.

Eh ! doucement !

ANGÈLE.

Souffrirez-vous, Monsieur, qu'on fasse affront à celle
Que vous adorez pour jamais ?

PLACIDE.

Eh ! là, ma douce enfant, la paix !

Dame **HERBEAU.**

N'écoutez pas les cris de cette péronnelle.

PLACIDE.

Je le voudrais ; mais le moyen ?

Dame **HERBEAU.**

Jugez-là désormais, mon maître,
Et ne lui soyez plus de rien !

ANGÈLE.

Pour vous être à la fin quelque chose, peut-être.

PLACIDE.

Eh ! par grâce, la paix ! — Parlez plus doucement.

Vit-on jamais femmes pareilles ?

Ne pouvez-vous parler sans rompre mes oreilles

Et sans tirer après mon pauvre vêtement ?

Voyons, d'où vient cette querelle ?

Qui l'a commencée ?

Dame **HERBEAU** et **ANGÈLE.**

Oh ! c'est elle !

PLACIDE.

Allez-vous à présent, pour comble de malheur,
Parler toutes les deux ensemble !

ANGÈLE.

Mon âme se remplit de honte et de douleur,
Et je souffre tant que je tremble.

Dame **HERBEAU.**

N'écoutez pas, Monsieur ; on vous en conte encor.
Eh ! bien, mon maître, avais-je tort ?
La voilà, cette Angèle aimable,
De qui l'aspect timide et doux
Vous semblait si fort adorable !
La voilà ! maintenant la reconnaissez-vous ?

ANGÈLE.

Je n'ai que deux mots à vous dire,
Monsieur, et je ne dis plus rien ;
Mais du moins écoutez-moi bien ;
C'est me perdre à jamais qu'oser me contredire.

Dame **HERBEAU.**

Ah ! perdez-là ! c'est pour le mieux !

ANGÈLE.

Après tous ces propos que vous venez d'entendre,
Il n'est plus de place en ces lieux
Que pour une de nous deux.

Dame **HERBEAU.**

Que vous avais-je dit ?

ANGÈLE.

Parlez sans plus attendre.

PLACIDE.

Quoi, je dois choisir ?

ANGÈLE.

A l'instant !

PLACIDE.

Comment, choisir, là, tout de suite ?

ANGÈLE.

Eh ! oui.

PLACIDE, après un silence.

Ma bonne Herbeau, va-t-en.

Dame **HERBEAU**.

Ah ! Monsieur, l'indigne conduite !

Me chasser ainsi !

PLACIDE, bas.

Par pitié.

Va-t-en, ma bonne Herbeau.

ANGÈLE.

Voyons, partez, Madame.

Dame **HERBEAU**.

Oh ! c'est trop fort !

PLACIDE, bas.

Pars, ma bonne âme,

Fais-le par souvenir de ma vieille amitié,

Mais reste à la maison, j'apaiserai l'affaire.

ANGÈLE.

Eh ! Monsieur, vous lui parlez bas.

PLACIDE, haut.

Je l'avertis tout franc de ma grande colère.

(Bas).

Va-t-en ! il me faudrait m'emporter pour lui plaire,
Et tu sais que je ne sais pas !

ANGÈLE.

Allons, sortez !

PLACIDE, essayant d'être en colère.

Sortez !

Dame **HERBEAU**.

Mon maître ? . . .

PLACIDE, même jeu.

Et sans réplique !

(Bas).

Sortez ! . . . Fais tout comme je fais,
Il faut céder un peu pour conquérir la paix.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOINS DAME HERBEAU.

PLACIDE, à part.

Ouf ! j'ai parlé d'un ton qu'à peine je m'explique
(Haut).

Et maintenant, puis-je savoir
D'où vient cette effroyable chose
Que je viens d'entendre et de voir ?

ANGÈLE.*

Tenez, ces gâteaux sont la cause
De la querelle que l'on sait.

* Ang. — Plac.

PLACIDE.

Quoi, tant de mets piquants pour chose si petite!

ANGÈLE.

Je vis dame Herbeau qui passait
Portant ce plateau; moi, bien vite,
Je désire goûter à ce fruit défendu.

PLACIDE.

Allons. le fait est entendu,
Mais cela vaut-il tant d'orage?

ANGÈLE.

Je croyais de mon goût vous avoir fait l'aveu?

PLACIDE.

Vous me l'avez dit sans ambage,
C'est vrai; mais à quoi bon tant de bruit pour si peu?
Vous oubliez quel est mon caractère,
J'aime la paix et le repos.

ANGÈLE.

A l'avenir, Monsieur, je saurai mieux me taire
Pour ne point vous rendre indispos.

PLACIDE.

Vous me charmez, ma chère Angèle,
Je vous trouve un esprit si juste et si sensé,
Que de vous cacher rien je me crois dispensé.
Dame Herbeau m'est chère et fidèle
Et je voudrais vous voir vivre en paix avec elle.

ANGÈLE.

Oh! pour cela n'y comptez point.

PLACIDE.

Comprenez-moi bien, je vous prie.

ANGÈLE.

Je ne saurais céder à vos vœux sur ce point.

PLACIDE.

Là, là, n'entrez pas en furie,
 Je ne veux pas ici vous dicter une loi.
 Mais donner un conseil est de mon droit, je pense?
 Ecoutez-moi donc en silence.
 Depuis tantôt vingt ans, dame Herbeau fait pour moi
 Plus que ne fait une servante.
 Elle veille à ma paix, et de mes goûts savante,
 Elle me fait vivre en repos.
 Elle est active, elle est honnête.
 Oh! ne secouez pas la tête.
 Je sais ce qu'il en est en dépit des propos.
 Quand vous serez ma femme, Angèle,
 Nous aurons besoin de quelqu'un
 Qui vous aide à remplir votre charge nouvelle.
 A quoi bon se créer un tourment importun?
 Nous avons sous la main une femme fidèle;
 N'allons pas chercher l'inconnu.

ANGÈLE.

Vous parlez, je crois, comme un sage;
 Mais je prétends n'avoir pour aide en mon ménage
 Qu'un serviteur nouveau venu.
 Dame Herbeau trop longtemps a tout fait à sa guise.
 Elle était reine à la maison,
 Et, s'il vous faut parler raison,
 S'il faut que mon penser jamais ne se déguise,

Elle jalouserait ma place et mon pouvoir,
 Et moi, je ne pourrais la voir,
 Sachant combien ici dame Herbeau fut maîtresse.
 Et la connaissant pour traîtresse.

PLACIDE.

Bon ! ce courroux s'apaisera.

ANGÈLE.

Ne comptez point sur cette chose ;
 Quand j'entrerai chez vous, c'est qu'elle en sortira,
 Voilà mou arrêt, et pour cause !

PLACIDE.

Je vous dis qu'elle restera.
 Je le veux et j'ai droit...

ANGÈLE.

Vous le voulez ?

PLACIDE.

Sans doute.

ANGÈLE.

Et vous croyez m'asservir à vos vœux ?

PLACIDE.

J'ai le droit de dire : je veux !

ANGÈLE.*

Prenez garde qu'on vous écoute !
 J'ai dit que dame Herbeau sortirait de chez vous.
 Elle en sortira, je le jure.

PLACIDE.

Eh ! le maître au logis, Madame, c'est l'époux.

* Plac. — Ang.

ANGÈLE.

Oui, tout autre part que chez nous !
Dame Herbeau me ferait injure
Et je garderais dame Herbeau !
Cela ne sera pas.

PLACIDE.

Voilà bien du nouveau.

ANGÈLE.

Vous allez m'obéir.

PLACIDE.

Angèle.

ANGÈLE.

Vous allez m'obéir.

PLACIDE.

Eh ! mais . . .

ANGÈLE.

Je suis maîtresse désormais.
La femme doit savoir tout gouverner chez elle.
Dame Herbeau partira d'ici.
Je l'ai dit, je le veux, cela doit être ainsi.

PLACIDE.

Qu'est-ce que c'est que cette femme ?

ANGÈLE.

Si vous croyez avoir choisi quelque bonne âme
Qui ne sait répondre que oui,
Vous vous êtes trompé, messire !

PLACIDE.

Oh ! quel changement inoui !

ANGÈLE.

Oser ainsi me contredire !

Oser répondre non au premier de mes vœux !

Cela n'a pas de nom , c'est méchant , c'est affreux !

Et je veux ici vous apprendre

Qu'alors que je désire il faut suivre ma loi.

PLACIDE, assis.

Doux Seigneur ! que viens-je d'entendre ?

Je suis mort ! c'en est fait de moi !

ANGÈLE.

Je suis bonne , je suis aimante !

PLACIDE.

Il n'y paraît guère aujourd'hui !

ANGÈLE.

Jamais je ne voudrais vous causer un ennui.

Je veux être douce et charmante ,

Mais si je fais pour vous tout ce que je prétends ,

Vous devez en agir de même

Et ne pas me forcer , alors que je vous aime ,

A quereller ainsi pour rien , à tous instants !

PLACIDE.

La paix , par grâce.

ANGÈLE.

Cédez vite

Et je vous donnerai la paix.

Mais, si vous résistez au désir qui m'agite,
La paix vous fuira pour jamais.

PLACIDE, sans voir Armand qui rentre à gauche.

Hélas ! hélas !

ANGÈLE.*

Je suis bonne, j'espère,
Mais je vois qu'entre nous le débat devient long.
Restez un peu dans ce salon,
Je vais vous envoyer mon père.
Vous vous entendrez avec lui,
Pour terminer au mieux nos discords d'aujourd'hui,
(A Armand, en sortant à gauche)
Vous me paierez cela, Monsieur le bon apôtre !

SCÈNE VIII.

PLACIDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

Aggravons son ennui, pour terminer le nôtre,
Le pauvre homme est tout interdit !

PLACIDE.**

Grand Dieu ! l'inexplicable audace,
Me parler sur ce ton ! me dire face à face
Tout ce qu'elle m'a dit !
Ah ! sot hymen ! projet maudit !

ARMAND.

Ai-je eu raison, Monsieur, de vous forcer à lire
Dans le cœur de tous ces gens-là.

* Arm. — Plac. — Ang.

** Plac. — Arm.

PLACIDE.

Ah! je suis stupéfait plus que je ne puis dire !
Mais que tirer de tout cela ?

ARMAND.

Rien , Monsieur, sinon qu'on vous pille ,
Qu'on vous berne sans nuls remords !
Entre-nous , ces gens-ci sont plus rusés que forts.
Le père vous donnait sa fille ,
Mais il conservait ses écus.

PLACIDE.

Oui , mais de fourberie , ils restent convaincus.

ARMAND.

Sa fille , par désir de devenir Madame ,
Par hâte de changer de vie et de chemin ,
Vous faisait le don de sa main
Et non point le don de son âme.

PLACIDE.

Hélas ! je le vois bien.

ARMAND.

L'épousez-vous encor ?

PLACIDE.

Dieu m'en garde ! et pourtant , je ne sais comment faire
Pour sortir , sans être en mon tort ,
De cette malheureuse affaire.

ARMAND.

Le père va venir ici ,
Méfiez-vous.

PLACIDE.

Oh ! Dieu merci !
Je vais pouvoir parler à l'aise.
Nous nous entendrons tous les deux.

ARMAND.

Méfiez-vous, ne vous déplaie,
Le bonhomme est des plus fâcheux.
C'est un fin bas-normand de Basse-Normandie,
Qui ne fait rien à l'étourdie.
Il voudra sauver ce qu'il fit.
Soyez certain, Monsieur, que c'est un bon apôtre
Et que, s'il veut unir sa famille à la vôtre,
C'est qu'il y trouve du profit !

PLACIDE.

La ruse n'est pas des plus neuves.

ARMAND.

Cependant, pour vous éclairer,
Je dois ici vous déclarer
Que je ne juge point sans preuves.
Voyez le contrat de tantôt,
On vous y trompe sans vergogne,
Et, pour tout vous dire en un mot,
Je juge l'ouvrier en voyant sa besogne.

PLACIDE.

Le fait est qu'il ne donnait rien,
Bien qu'il eût l'air de donner quelque chose.

ARMAND.

Il vous exploitait, et pour cause !

PLACIDE.

Il me bernait, et bel et bien !

ARMAND.

C'est qu'il connaît, Monsieur, votre bon caractère.

C'est qu'il sait que vous êtes doux.

Tenez, je ne veux vous rien taire :

Il exploitait l'amour de paix qui loge en vous.

PLACIDE.

Vous avez raison, sur mon âme !

Je ne veux pas qu'on vienne abuser de mes goûts,

Pour me donuer, sans dot, une méchante femme !

Mais voici l'homme, taisons-nous.

Je vais rompre avec lui de la bonne manière.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUILLAUME.

ARMAND, à part.*

Bravo ! cette entrevue est, je crois, la dernière,

Et j'ai gagné mon cher procès.

GUILLAUME.**

Eh ! bien, Monsieur, qu'est-ce que c'est ?

Ma fille m'a conté des choses

Qui me semblent fort loin d'être bonnes pour vous.

Voilà de grands effets pour de petites causes.

Vous manquez aux devoirs d'époux ?

PLACIDE.

Arrêtez-vous là, je vous prie :

Je ne suis pas encore mari !

* Arm. — Plac.

** Arm. — Plac. — Guill.

GUILLAUME.

Ce n'est point pour cela qu'il faut troubler l'esprit
De ma pauvre Angèle chérie.
C'est mal débiter, croyez-moi,
Que débiter par un orage.
Si vous vous querellez avant le mariage,
Que ferez-vous après ?

PLACIDE.

Ma foi,
Je ne crois point, Monsieur, que cet après-là vienne.

GUILLAUME.

Qu'entendez-vous par là, grands dieux ?

PLACIDE.

J'entends qu'il me paraît au mieux
Qu'à mon célibat je me tienne.

GUILLAUME.

Quoi, pour un moment de vain bruit,
Vous renoncez au mariage ?

PLACIDE.

Ce seul moment, Monsieur, m'est un mauvais présage ;
A la fleur, on juge du fruit.

GUILLAUME.

Vous repoussez ma chère Angèle ?

PLACIDE.

Mais oui, sauf votre assentiment.

GUILLAUME.

Quoi ! vous la repoussez, vraiment ?

PLACIDE.

Mon Dieu, oui; votre fille est jeune, aimable, belle,
Et pour un époux de perdu,
Elle en pourra trouver dix autres.

GUILLAUME.

Je croyais, cher Monsieur, avoir mal entendu.
Oh! oh! nous sommes bons apôtres.
Mais nous ne souffrirons jamais
Parcil affront à la famille!
Entendez-vous, Monsieur?

PLACIDE.

Eh! mais...

GUILLAUME.

Bon gré, mal gré, vous serez à ma fille,
Voilà mon dernier mot, tout net!

PLACIDE.

Quoi, l'on doit l'épouser en dépit qu'on en ait?

GUILLAUME.

Vous l'épouserez, je vous jure!
Je ne subirai pas un tel affront de vous.
Osez-vous bien encor me faire cette injure
Après avoir tant fait pour vous unir à nous?

PLACIDE.

C'est votre faute et non la mienne
Si tout cela vient aujourd'hui
Nous procurer un double ennui.

GUILLAUME.

Eh! voilà bien une autre antienne!
Vous radotez, mon bel ami.

PLACIDE.

Moi, je radote? — grand merci!
 Tout cela n'aurait point troublé mon entourage
 Si vous aviez été plus franc.

GUILLAUME.

Remettez, s'il vous plaît, chaque chose à son rang;
 Rien ne nous troublerait si vous étiez plus sage.

PLACIDE.

Vous vous trompez du tout au tout.
 Est-ce moi, s'il vous plaît, qui rusant à ma guise,
 Me moque des gens, et beaucoup?
 Est-ce moi qui me masque et moi qui me déguise?
 Non, c'est votre fille, c'est vous!
 Voyons, que faisait votre Angèle
 Pour conquérir un pauvre époux?
 Elle imitait, hélas! toute autre femme qu'elle,
 Elle baissait toujours les yeux;
 Elle répondait à voix basse;
 Elle semblait mourir pour vous parler en face;
 Elle jouait son rôle au mieux;
 Elle me trampaît, et sans honte!
 Et vous, père prudent, vous me disiez bien haut
 Qu'elle rougissait pour un mot!
 Ah! tenez, la rage me monte.
 C'est honteux à vous, sur ma foi!
 D'avoir joué bonhomme aussi simple que moi!

GUILLAUME.

Nous vous trompions! la belle affaire!
 Calmez d'un peu votre fureur.
 Il est permis de vouloir plaire.

PLACIDE.

Afin d'en abuser, vous flattiez mon erreur.

GUILLAUME.

Vraiment, à vous entendre, on vous croirait victime

Du plus abominable crime ;

Et cependant, il n'en est rien !

Parlons peu, Monsieur, parlons bien !

Je voulais vous donner ma fille ;

Mon Angèle voulait vous avoir pour époux ;

Vous et moi, nous voulions n'avoir qu'une famille.

Eh ! bien, de quoi vous plaindrez-vous ?

Ma fille doit-elle être sotte

Et chercher bêtement à ne vous plaire pas ?

Sachant que le repos était votre marotte,

Sachant qu'un air décent vous semblait plein d'appâts,

Elle a pris cet air ; et moi-même,

Pour mettre amour en votre cœur,

Je vous ai vanté la douceur,

La bonté, l'innocence extrême

De celle que vous épousiez.

Tout père eût fait cela, j'ai fait comme tout père !

PLACIDE.

Tenez, tout ceci m'exaspère.

En agissant ainsi, Monsieur, vous me trompiez.

GUILLAUME.

D'accord ! je vous trompais, mais la chose est permise ;

Car vous ne me prouverez pas

Qu'il est défendu qu'ici bas

Chacun vante sa marchandise.

Puis, pour tant crier contre nous,
Etes-vous innocent ?

PLACIDE.

Moi ?

GUILLAUME.

Vous !

Pour nous plaire, en dépit de l'âge,
Pour cacher de l'hiver les signes évidents,
Pour ne point laisser voir la marque des autans,
Pour dissimuler maint ravage,
Vous faites comme nous ; vous abusez les yeux !
Vous êtes déguisé des pieds jusqu'à la nuque ;
Vos cheveux ne sont que perruque !
Vraiment, vous êtes merveilleux.
Voilà bien, voilà bien les hommes ! {sommes !
Nous sommes sans pudeur, nous tous tant que nous
Nous criions contre chaque humain
Pour peu qu'il fraude ou bien qu'il ruse,
Et, sans attendre au lendemain,
Nous abusons aussi du fait dont il abuse.
Que, pour trouver époux,
Fille se montre sage,
Nous entrons en un grand courroux
Sans songer que nous-même avant le mariage,
Nous déguisons tous nos défauts ;
Nous prenons des tons de jeunesse ;
Nous mettons un faux air avec des cheveux faux !
Ayons un peu plus de sagesse.
La femme prend un air trop doux ;
Mais elle est bien payée en trouvant son époux

Tout autre après qu'avant la noce !
 Mon Dieu, permettons-nous ce mutuel négoce
 De faux airs et de faux loupets.
 La dette que l'un fait par un autre s'acquitte.
 Trompons et laissons-nous tromper ; vivons en paix.
 C'est réciproque et, partant quitte !

PLACIDE.*

Las, il me rompt la tête.

GUILLAUME.

Eh bien,
 Repoussez-vous encore Angèle ?

PLACIDE, se retournant.

Oui !

GUILLAUME.

Permettez. . .

PLACIDE.

Je n'entends rien.

GUILLAUME.

Ma fille est jeune, aimable, belle.
 Donc vous l'épouserez sous peu.

PLACIDE.

Ah ! c'est le comble de l'audace !

GUILLAUME.

Vous l'épouserez j'en fais vœu.
 C'est moi qui vous le dis en face.

Ah ! vous aimez la paix.

PLACIDE.

Oui, la paix est ma loi !

* Arm. — Guill. — Plac.

GUILLAUME, se montant.

Vous aurez donc guerre avec moi !
 Le bruit vous fait mal ? — J'en prends note !
 Je veux que le bruit vous assote
 Et vous rende fou bel et bien !
 Vous aimez la paix ? — A merveille !
 Je vous en saurai faire, une paix sans pareille !

PLACIDE.

Mon bon Monsieur !

GUILLAUME.

Je n'entends rien !
 Ma maison tient votre demeure.
 J'exploiterai cela, Monsieur, dès tout-à-l'heure.
 Le quartier va s'emplir de vacarme et de cris.
 Je veux de plus faire une rente
 Aux joueurs d'orgue de Paris,
 A la condition qu'à vingt, vingt-cinq ou trente,
 Ils viennent jouer tour-à-tour
 Tout juste sous votre fenêtre !

PLACIDE, assis.

Oh ! je touche à mon dernier jour !

GUILLAUME.

Vous croyez que c'est tout, peut-être ?
 Eh ! bien ! non, non, ce n'est pas tout !
 Les voitures, les chiens, les gamins, la cohue
 Empliront de bruit cette rue,
 Jusqu'au moment céleste où vous deviendrez fou !

PLACIDE.

Je vais m'évanouir si cela continue !

GUILLAUME.

A ma fille, ce soir, j'achète un piano.
 Je fais le même don à chaque locataire,
 C'est mon droit de propriétaire !
 Ma voix chevrotte un peu, mais le timbre en est beau ;
 Je veux chanter à perdre haleine !
 Les murs nous séparent à peine ;
 Ils sont en colombage , et vieux , et délabrés ;
 Vous entendrez notre musique !

PLACIDE.

Hélas ! quel parleur fatidique !

GUILLAUME.

Allez , tous vos tracas ne sont pas dénombrés.
 Je vous en réserve d'horribles.
 Le mur est mitoyen entre nos deux maisons :
 Cela rend tous les faits possibles.
 Pour commencer, je veux y mettre les maçons !

PLACIDE, debout.

Les maçons ! oh ! jamais , je m'oppose !

GUILLAUME.

Fort bien ! — j'y comptais , c'est au mieux !
 Cela donne matière à procès merveilleux.

PLACIDE.

Un procès ?

GUILLAUME.

Un bon , et pour cause !
 Le mur est des moins neufs et , pour ma sûreté ,

J'exige qu'on le consolide.
 Vous vous y refusez ? je plaide !

PLACIDE.

Par bonté !

Par grâce !

GUILLAUME.

Je suis sourd , mon cher monsieur Placide.
 Ah ! je vous plains , en vérité.
 Repousser mon enfant ! me traiter de la sorte !
 Pensiez-vous que de moi sans peine on se moquat ?
 Non pas ! je franchis votre porte
 Et vous envoie un avocat.
 C'est mon homme ordinaire , et , si je vous l'envoie ,
 C'est pour que vous preniez un bon conseil de lui.
 Il vous prouvera qu'aujourd'hui
 J'ai cent moyens pour un de troubler votre joie !
 Vous n'êtes pas au bout , je vous le fais savoir.
 Si , malgré mes avis , vous résistez encore ,
 Nous plaiderons ! eh ! eh ! j'adore
 La chicane , la cour et les juges , bonsoir !
 Me contrecarrer est chimère !
 Je suis issu de père avocat et de mère
 Fille d'huissier normand , je vous le ferai voir ;
 Ce procès terminé , j'en trouverai quelqu'autre ,
 Car je prétends que désormais
 Vous devenez mon gendre ou vous perdiez la paix !
 Sur ce bonsoir !

SCÈNE X.

PLACIDE, ARMAND.

PLACIDE, se levant.*

Vit-on jamais
Homme plus rude que le nôtre ?

ARMAND.

Remettez-vous, Monsieur.

PLACIDE.

Grand Dieu, quel avenir
S'offre désormais à ma vue.
Je vois le bruit, les cris et les tracas venir
Pour troubler ma maison du toit jusqu'à la rue !
Hélas ! adieu, repos et paix !
Des gamins, des maçons, des cris, de la musique,
Un avocat, puis des procès.
Et des procès encor ! c'est affreux ! c'est inique !

ARMAND.**

On spéculé sur vos plaisirs.

PLACIDE.

Eh ! je le sais bien, mais qu'y faire ?
Je n'aurai, je le crains, ni repos ni loisirs.
Ah ! la malencontreuse affaire !
Pour fuir un petit mal, je trouve un mal plus grand ;
Pour éviter un trou, je tombe en un abîme !
De mes désirs, je suis victime !
Tenez, Monsieur, à parler franc,
Je crois qu'il est urgent d'arrêter ma misère
Et de rappeler mon beau-père.

* Arm. — Plac.

** Plac. — Arm.

ARMAND.

Comment, y pensez-vous ?

PLACIDE.

Le sage doit savoir
Faire, pour vivre en paix, un léger sacrifice.

ARMAND.

Vous allez succomber sous leur vil artifice ?

PLACIDE.

Puis-je agir autrement ?

ARMAND.

Oui, vouloir, c'est pouvoir !

Attendez du moins la visite

De l'avocat que vous savez.

En l'effrayant un peu, Monsieur, vous vous sauvez !

PLACIDE.

Un avocat ! rien que ce nom m'agite !

Mais votre avis est fort bien dit.

J'attends cet... avocat maudit.

Mais permettez que j'entre en ma chambre paisible

Pour prendre un instant de repos !

Vous, pendant ce temps-là, faites votre possible

Pour rire et pour lancer quelques joyeux propos

Avec l'autre témoin.

ARMAND.*

Mais il fait un bon somme.

PLACIDE.

Comment, il peut dormir malgré tout ce bruit-là !

Ah ! l'heureux homme que voilà !

Ah ! l'heureux homme ! ah ! l'heureux homme !

(Placide entre à droite, Armand sort à gauche).

* Arm. — Plac.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

PLACIDE, ARMAND, M^e PAROLE.

M^e PAROLE.

(On entre par le fond).

Je viens, suivant avis d'un mien client, Monsieur,
Vous donner conseil et lumière.

PLACIDE.*

Ce client me fait trop d'honneur.

M^e PAROLE.

Procédons, s'il vous platt, de la bonne manière.

L'objet de la discussion

Est un mur mitoyen, c'est grave!

Je ne veux nullement farder la question.

Alors qu'on méconnait ses torts, on les aggrave;

Et vous êtes en votre tort.

En effet, je lis dans le code...

PLACIDE.

Ah! par pitié, parlez moins fort!

M^e PAROLE.

Pardon si je vous incommode,

Si je parle un peu fort, c'est que mes plaidoyers

M'ont fait prendre cette habitude.

* M^e Par. — Plac. — Arm.

Je disais donc qu'au code, vous voyez
 Que mitoyenneté veut dire servitude.
 A l'article six cent soixante-et-trois on dit
 Que tous les co-propriétaires
 Peuvent être tenus, malgré leurs vœux contraires,
 De réparer les murs ou de bois ou de pierres
 Si besoin est !

PLACIDE, à part.

Bavard maudit !

M^e PAROLE.

Or, nous voyons que le mur en litige
 Doit être sans retard dûment consolidé.
 Vous n'y consentez pas, votre voisin l'exige.
 Et par de bons experts, il sera décidé.

PLACIDE.

Des experts, à présent ! — J'enrage !

M^e PAROLE.

Or, le mur étant des plus vieux,
 Les experts jugeront notre avis bon et sage.
 Vous nous résisterez, d'où procès merveilleux.
 Vous viendrez au palais, sans doute ?
 J'ai l'ordre du susdit client
 De plaider le cas en criant
 Et de parler pendant un jour, coûte que coûte !
 Je suis payé, je parlerai !
 Je dois vous avertir encore
 Que de tout mon pouvoir je vous écraserai,
 Puisque, suivant avis du client qui m'honore,

Je dois vous traiter bel et bien
D'entêté, de fou, d'imbécile ;
Le tout de manière civile
Mais sans vous ménager en rien !

PLACIDE.

Quoi ! me traiter de telle sorte
Devant le monde ? — en plein palais ?

M^e PAROLE.

C'est l'usage !

PLACIDE.

La chose est forte.

M^e PAROLE.

C'est ainsi qu'on plaide un procès.
Plus l'adversaire est noir et plus on a de chance
De gagner ! et c'est fait, je vous le dis d'avance.

ARMAND.

Eh bien, vous vous trompez, confrère.

M^e PAROLE et PLACIDE.

Ah ! ah !

ARMAND.

Je prétends à mon tour parler en avocat.
Vous perdrez le procès, quoi que vous puissiez dire.

M^e PAROLE.

Mais la cause est superbe.

ARMAND.

Ah ! sans vous contredire,
Mais la rue est frappée, hélas ! d'alignement.

* M^e Par. — Arm. — Plac.

La maison doit tomber, donc pas de mur possible.
Il faut tout démolir.

M^e PAROLE.

Fort bien !

PLACIDE, entre eux**.

Comment ?

M^e PAROLE, gesticulant et criant.

Nous plaiderons d'abord.

ARMAND, gesticulant et criant.

Le fait sera risible.

M^e PAROLE.

Vous perdrez.

ARMAND.

J'ai l'appel.

M^e PAROLE.

Vous reperdrez.

ARMAND.

Qui sait,

J'en ai vu gagner de moins drôles.

M^e PAROLE.

On démolira tout si l'on s'y voit forcé.

ARMAND.

A moins que, changeant nos rôles...

PLACIDE, étourdi.

Ouf, quel bruit ! — Las, mon jeune ami,
Vous vous mettez d'accord avec mon ennemi !

** M^e Par. — Plac. — Arm.

ARMAND.

Partez, mon cher confrère, et sachez que je plaide
Contre vous dans ce beau procès.

PLACIDE, à M^e Parole.

Ah ! par pitié.

M^e PAROLE, en sortant par le fond.

Soit. je vous cède ;
Mais je pars certain du succès !

SCÈNE II.

PLACIDE, ARMAND.**PLACIDE.**

Ouf ! j'ai cru qu'on m'allait assourdir sur la place.
D'après ce que j'en vois, céder serait au mieux.

ARMAND.*

Ne vous effrayez point, de grâce,
Et tenez, il me vient un penser merveilleux.
Vous voulez épouser pour demeurer tranquille
Et je vais vous prouver ici
Que les maux qui pourraient vous échauffer la bile
Ne sont rien près de celui-ci.
Appelez dame Herbeau, puis tout net, sans ambage,
Dites lui que le mariage
Est rompu de bonne façon.

PLACIDE.

A quoi bon ?

ARMAND.

Dame Herbeau, n'ayant plus de raison

* Plac. — Arm.

Pour vous cacher le vrai des choses,
Vous entendrez la vérité.

PLACIDE.

Il se peut !

ARMAND, appelant.

Dame Herbeau. — Plein de soucis moroses,
Prenez un air tout contristé.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DAME HERBEAU.

Dame **HERBEAU**.

Que vous faut-il ?

ARMAND.*

Grande nouvelle !
Monsieur renonce à son Angèle !

Dame **HERBEAU**.

Est-ce vrai, doux Jésus ?

PLACIDE, hésitant.

Mais oui !

Dame **HERBEAU**.

Ah ! que voici de la sagesse !
Je vous l'avais bien dit, vous étiez ébloui.
A votre âge, on est fou de prendre une jeunesse.
On aime le repos, la femme aime le bal.
On veut la paix, la femme est alerte et bruyante ;
Les âges sont divers d'où l'humeur différente ;
L'ennui vient aggraver le mal.

* Plac. — D. Herb. — Arm.

On aime, on est d'un âge à céder maintes choses.
 On est esclave, on est berné.
 On voit que le rosier pique, en perdant ses roses ;
 On voudrait bien n'être pas né !
 Mais la chose étant faite, il faut subir ses suites ;
 On se mord les doigts chaque jour
 On voit ses coutumes détruites ;
 On aime encor un peu, mais on n'a plus d'amour.
 Un ménage est un purgatoire
 Autant qu'un autre méritoire.
 Voici l'exacte vérité,
 Sans nulle personnalité.

ARMAND.

C'est en bon gros bon sens vous dire ma pensée.

PLACIDE.*

Au diable donc ma fiancée.

ARMAND.

Vous êtes trop bon, sur ma foi,
 Permettez-moi de vous le dire.

Dame **HERBEAU.**

Voyez si ce propos est fait pour contredire
 Ce que je vous disais, là, moi !

ARMAND.

La paix est votre amour, mais c'est une sottise
 Que céder pour avoir la paix.

Dame **HERBEAU.**

Trop de bonté devient bêtise,
 Là, tantôt, je vous le disais.

* D. Herb. — Plac. — Arm.

ARMAND.

Avec un homme de la sorte,
 On ne se gêne pas d'un peu.
 Et ce n'est qu'un plaisir, un jeu,
 De forcer sa cassette, et son cœur, et sa porte.
 On sait qu'il veut la paix, ma foi !
 On lui vient imposer sa loi.
 On veut lui faire prendre femme
 Qui n'a pas de dot.

Dame HERBEAU.

De douceur.

ARMAND.

On le menace enfin.

Dame HERBEAU.

On brise son bonheur !
 On lui sème du mal en l'âme.

ARMAND.

Il est vaincu, trompé, berné.

Dame HERBEAU.

Chacun le mène par le né !

PLACIDE.

Ah ! vous avez raison, c'est vrai, je le proclame.
 Venez me voir, nous causerons ;
 Venez me soutenir, me guider, me distraire,
 Je sens que je vous aime et que nous coulerons
 Des jours qui sont faits pour me plaire.

ARMAND.

Ah ! Monsieur.

Dame **HERBEAU**, à part.

Ouais, Monsieur est doux plus qu'à demi.

Il prend un futur maître en prenant un ami.

(Bas à Placide).

Je dois vous avertir, en âme charitable,
Que, pour avoir la paix, un ami n'est pas bon.

PLACIDE.

Ce jeune homme est aimable
Et tu vois sa raison !

Dame **HERBEAU.**

Vous êtes fou, mais je vous aime,
Je veux, en dépit de vous-même,
Vous forcer à trouver la paix.

PLACIDE.

Tu sembles oublier, ma bonne,
La leçon qu'aujourd'hui me donne ;
Je suis le maître désormais.

Dame **HERBEAU.**

Et je vous dis encore, en ce moment suprême...

PLACIDE, à Armand.

Oser me conseiller de ne vous aimer plus.

ARMAND.

Que dites-vous ?

PLACIDE.

Quand c'est vous-même
Qui rendites la ruse et l'effort superflus !

ARMAND.*

Je m'étonne à bon droit, Madame,
À ce trop visible courroux.

* D. Herb. — Arm. — Plac.

Dame **HERBEAU.**

Risible !

ARMAND.

Si Monsieur avait pris une femme ,
 Vous étiez perdue et c'est vous
 Qui venez me chasser, quand vous devriez m'être
 Reconnaisante pour le moins.

Dame **HERBEAU.**

Eh ! j'ai droit de dire à mon maître . . .

PLACIDE.

Tu n'as ici de droits qu'à me donner des soins.

Dame **HERBEAU.***

Voici bien une autre nouvelle
 Monsieur vous trouble la cervelle.
 Ah ! vous le prenez sur ce ton ,
 Eh ! bien, je vous dirai qu'une amitié si belle . . .
 Mais je me tais, et par raison.
 Aimez, aimez mon maître, il n'a point d'entourage,
 Il est riche, il est vieux, qui sait ?
 C'est peut-être un bon héritage.

ARMAND.

Si vous vouliez un peu peser votre langage.

Dame **HERBEAU.**

Est-ce que j'ai dit vrai, qu'on se trouve offensé.

ARMAND.

Pour accuser les gens et si bien et si vite,
 Il faut avoir l'esprit fort prompt ;

Arm. — D. Herb. — Plac.

A moins qu'on ne trouve l'affront
En jetant sur autrui le tort de sa conduite.

Dame HERBEAU.

Monsieur...

ARMAND.

Tout nous le prouve, un peu plus qu'à demi.
Vous isolez votre bon maître,
Vous le forcez à vivre en sa paix endormi ;
Vous ne lui voulez voir d'épouse, ni d'ami ;
On en pourrait jaser peut-être.
Pour moi, je suis trop haut pour un soupçon si bas,
Mais pour vous !

Dame HERBEAU.

Jour de Dieu !

PLACIDE, bas.

Hé ! je n'y songeais pas !

Dame HERBEAU.

Comment oser me croire une âme si petite !
Vous êtes un monstre.

PLACIDE.

Eh ! paix au plus vite !
Ce jeune homme a raison, vous me dictez la loi ;
Vous m'isolez, vous voulez être
La reine de votre vieux maître.
Cela ne sera plus, recevez-en ma foi !

Dame HERBEAU.

Allez prendre de l'ellébore !

PLACIDE.

Quoi, m'insulter ! Deux mots encore :

Je veux bien oublier tout cet emportement,
Mais ce jeune homme et moi . . .

Dame HERBEAU.

Rien qui soit de la sorte.

Choisissez entre nous.

(Angèle paraît au fond et écoute).

PLACIDE.

Vraiment.

Eh ! bien , Herbeau , voici la porte !

Dame HERBEAU , stupéfaite.

Le monde est renversé , voilà mon sentiment !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANGÈLE, PUIS GUILLAUME.

ANGÈLE, s'avançant, après avoir écouté.

(A part.)

Voici, je crois, le bon moment.

(Haut, timidement.)

Pardon, Monsieur.

TOUS.*

Angèle !

ANGÈLE.

Excusez ma venue.

Mais . . . je n'oserai pas !

PLACIDE.

Eh ! quoi ?

ANGÈLE.

Permettez qu'un instant, je calme mon émoi.

* Arm. — D. Herb. — Ang. — Plac.

PLACIDE, lui donnant un siège, à part.

Le fait est qu'elle est toute émue.

ARMAND, à part.

Je tremble sans savoir pourquoi,
Mais cette Angèle est si mutine !

(Guillaume entre).

ANGÈLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, ma présence en ces lieux,
J'eusse dû m'abstenir, mais un fait me domine.

J'ai grand'peur de passer pour méchante à vos yeux.

Mon père est des plus furieux,
Mais je saurai calmer cette grande furie.

Croyez en ma foi, je vous prie.

Je veux vous épargner, Monsieur, les contre-coups

D'un courroux né de mon courroux.

Quoi, j'aurais été folle, et méchante, et colère,

Et cela tomberait sur vous ?

Non, je saurai calmer mon père.

GUILLAUME, s'avançant.*

Holà ! ma fille, holà ! ce n'est point votre affaire.

ANGÈLE.

Mon père !

GUILLAUME.

Ah ! vous sortez sans me dire bonsoir.

Ah ! vous venez seule et sans voir

Que venant, sans parents, chez un garçon, ma fille,

Vous déshonorez ma famille.

Or ça, rentrez de suite au logis.

* Arm. — D. Herb. — Guill. — Ang. — Plac.

PLACIDE.

Eh bien, non !
Mon repos la tourmente et je vois qu'elle est bonne.

GUILLAUME.

N'espérez point qu'on lui pardonne.

ANGÈLE.

Je suis coupable seule et je. . .

PLACIDE.

Changez de ton.
La coupable est, je crois, Madame,
Qui, jalouse de vous, insultait à ma femme.

Dame **HERBEAU.**

Le plaisant discours, sur ma foi !
Voilà que la coupable est moi.

ANGÈLE.

Quoi que vous ayez fait, j'eus tort.

GUILLAUME.

Point tant d'affaire.
Venez à la maison.

ANGÈLE.

Ah ! laissez-moi, mon père,
Vous prouver à vous-même, et sans sortir d'ici,
Que Monsieur n'a rien fait contre nous.

PLACIDE.

Ah ! merci.
Vous calmez sa rage insensée ;
Vous voulez sauver mon repos ;

Merci de cette noble et benoite pensée.
 Mais vous tenez ici de bien humbles propos.
 Relevez votre front, j'entrevois bien des choses.
 On vous mit en courroux pour tromper mon amour.
 On me bernait, et pour des causes
 Que je juge enfin dans ce jour.
 Je vous offre mon nom.

GUILLAUME.

Il est trop tard.

PLACIDE.

De grâce !

Dame Herbeau va vider la place.

GUILLAUME.

Ah ! s'il en est ainsi !

ANGÈLE.

Par amitié pour moi,
 Que dame Herbeau demeure sous ce toit.
 Gardez-là chez vous, je vous prie,
 Afin de la payer de ma sottie furie.

PLACIDE.

Intercéder pour elle, après... Ah ! le cœur d'or.
 P'obéis. — Dame Herbeau, tu peux rester encor.

Dame HERBEAU.

Moi, rester en ces lieux pour plaire à votre femme.
 Moi, rester par sa charité.
 Cela ne sera pas, je veux ma liberté.

* Arm. — D. Herb. — Guill. — Plac. — Ang.

PLACIDE.*

Ouais ! voici la façon dont vous m'aimiez , Madame.
Allons , je vois que votre amour
N'était qu'un genre d'égoïsme ,
Vous perdrez l'amitié perdant le despotisme.
Vous pouvez partir sans retour.

ANGÈLE.

Et pourtant c'était mon excuse.

PLACIDE.

Qu'entendez-vous par là ?

ANGÈLE.

Qu'eu prenant un époux ,
Du pouvoir d'un valet , mon cœur était jaloux.
Voilà le vrai , dont je m'accuse.

PLACIDE.

Que cet aveu naïf m'est doux !
Eh ! eh ! eh ! vous étiez jalouse !

GUILLAUME , à part.

Le bon quiproquo !

PLACIDE.

Sur ma foi ,
Vit-on un homme d'âge aussi content que moi ?
Jalouse !

ANGÈLE.

Mais , Monsieur . . .

PLACIDE.

Demain je vous épouse !

* Arm. — D. Herb. — Plac. — Ang. — Gaill

ANGÈLE.

Mais vous ne m'aimez plus !

PLACIDE.

Ne croyez pas ceci.

J'ai pu d'abord penser ainsi.

Mais fini l'instant de colère ,

J'ai vu que, malgré tout, vous ne pouviez déplaire.

Tenez, je ne m'en cache point.

Je voulais vous aimer pour calmer ma panique.

Je disais que c'était par peur de la musique.

Du vacarme, du bruit, des procès ! j'allais loin !

Je vous aimais, ma chère Angèle.

Demandez plutôt à Monsieur !

ARMAND, s'avançant.*

A moi,

Vous vous adressez bien, ma foi.

Vous n'épouserez point.

PLACIDE.

Quelle est cette nouvelle ?

GUILLAUME.

De quoi se mêle-t-il toujours ?

ARMAND, vivement.

Je me mêle de mes amours ,

Puisqu'il n'est plus moyen de cacher ma pensée ;

Puisque je dois tout dire ici,

Disons tout, et ma foi, je l'aime mieux ainsi !

Cet hymen est chose insensée.

* D. Herb. — Arm. — Plac. — Ang. — Guill.

PLACIDE.

Mais pourquoi ?

ARMAND.

J'aime et l'on m'aimait !

PLACIDE.

Ah ! bon Dieu !

ANGÈLE.

Dites donc que mon cœur s'est fermé
Devant la trahison indigne.

ARMAND.

Et ce beau courroux est un signe
Que tout votre amour n'est pas mort.

ANGÈLE.

Vous vous trompez, Armand.

ARMAND.

Terminons cet effort :
Monsieur m'a pris la main et j'ai l'âme trop haute
Pour tromper en serrant la main.
Vous m'aimiez et j'ai su vous mettre, par ma faute,
En droit d'avoir un esprit inhumain.
Le dépit, le désir d'être riche peut-être,
Le soin de se venger d'un traître,
Voilà ce qui la guide.

PLACIDE.

Eh ! quoi ?

GUILLAUME.

Je ne sais si je rêve, moi !

ANGÈLE.

Je ne saurais après vous déguiser mon âme.
Toujours, il me parlait de désir et de flamme,
Il n'en faut guère plus pour aller droit au cœur
D'une fillette à peine fille.
A quinze ans, allouette, on va vers ce qui brille.
Mais je ne l'aimai plus en le voyant trompeur.
Il m'accuse d'aimer avant tout la richesse.

Je ne l'aime pas avant tout.

Je l'aime et je ne sais pourquoi l'on m'en redresse,
Quand je la vois aimer partout.

Est-ce donc que c'est mal? — Mon âge est loin du vôtre.

Mais je crus à cela voir un présage heureux.

Vous seriez moins trompeur ; j'accueillis donc vos vœux.

Voilà ce que j'ai fait, et non ce fait honteux

D'épouser un humain quand j'en aimais un autre.

PLACIDE.

Ouf ! cela vous soulage !

GUILLAUME.

En toute vérité,

C'est pour l'avoir en goût qu'il vous en dégoutait !

ANGÈLE.

Repoussez-moi, mais je vous jure

Que je n'épouserai jamais

Celui qui m'a su faire une mortelle injure.

ARMAND.

Et cependant, je vous aimais !

GUILLAUME, riant.

Voilà, sur ma parole, une amusante histoire.
 Un pauvre homme est mis en prison
 Par sa servante, en sa maison ;
 Il veut aimer ; sitôt chacun lui fait accroire
 Que sa future est laide, et méchante, et sans cœur,
 Et rapace, et mégère, et que sais-je ?
 Le bonhomme se prend au piège.
 Sitôt l'un prend sa femme, il l'épouse, et, moqueur,
 Rit à se tordre du pauvre homme !
 L'autre règne à nouveau sur toute la maison.
 Et tout cela nous prouve en somme
 Que le proverbe a bien raison :
 Qui veut avoir la paix profonde
 Se laira duper par le monde !

PLACIDE, tout d'un coup.

C'est vrai, l'on m'a trompé, berné, dupé, mené
 Comme un sot par le bout du né.
 L'un me serre la main et me prend qui j'adore ;
 L'autre, régnaot seule en ces lieux,
 Veut chasser qui me plaît pour me régir encore.
 On se moque ; on me dupe au mieux.
 Or ça, je ne veux plus pareilles fourberies ;
 Vous seuls, restez ici ; les autres, à vau-l'eau !

ARMAND.

On ne saurait répondre à pareilles furies.
 Je pars, le cœur sain, le front haut.
 J'aurais pu vous tromper encor, perdant Angèle ;
 Mais espérant user d'une amitié si belle,

Il ne me convient pas d'accomplir le destin ;
Un autre le fera, peut-être,
Recevez mes saluts !

(Il sort).

ANGÈLE, à part.

Ah ! s'il n'était pas traître !
Mais non, il m'a trompée.

PLACIDE.

Enfin ! . . .

Dame HERBEAU.

Je pars, et sans regret, je vous laisse en ménage,
C'est ma vengeance.

PLACIDE.

Ah ! plus un mot.

Dame HERBEAU.

Si vous ne l'êtes pas, le monde est un grand sot.
Je pars sans tarder davantage !

(Elle sort).

GUILLAUME.

C'est à présent que la paix est à vous.
Votre femme saura rendre heureux son époux.

ANGÈLE.

J'y tâcherai, du moins.

PLACIDE.

Ceux qui m'étaient contraires
N'étant plus de trop entre nous
Je gage qu'il faudra vous aimer à genoux.

GUILLAUME, au public.

Des liens de la corbeille, on fera des lisières,
Gageons qu'avant huit jours bien révolus,
Il voudra tout ce que nous voudrons, et rien plus!
(La toile baisse).

11 19 99

